

Le troc

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOIU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



PE LE TRIBUNAU

TOT parâi, quand faut passâ pè lè tribuna, cein n'è pas asse guié que d'allâ à n'on repé d'èpâo et d'èpâosa. L'è veré qu'à la trâblia dâo repé lâi a pas soveint atant de mince guieu que pè lo tribunat. Faut vo dere assebin que, lè, lâi a on bet de baragne, et que lè croûto guieu sant de la part delè. De l'autro côté lâi a lè dzudzo. Stausse, se fâ bon lè reincontrâ quand sant pas ein tenâblia et trinqua avoué leu, quand sant su l'âo chôla de dzudzo, sant regnâ et refregnu quemet dâi dzein que vant à la porsuïta d'einterrâ d'on moo.

L'è veré, avoué ! assebin ! peinsâ-vo vâi quand faut demèclliâ la veretâ à ti cliâo coo que dyant mé de meinte que de resto. Quin travail épouâreint que l'ant cliâo dzudzo, tot parâi. Ne pouant pas adî tsantâ, quemet lo chaumo :

« Que l'entreprise est belle ! »

Sarâi oncora rein se n'avant à fère qu'avoué lè croûto gieu, mâ, lâi a lè z'avocat et stausse lè faut tsouyi.

L'è que, leu, sant payî po dere dâi dzanlhie et s'escormantsant po ein trovâ dâi novalle.

Lè dzein preteindant mîmameint — por quant à mè pu pas lo crère à tsavon ; ma po onna petite blichâ, l'è ein idée — eh bin ! vo desé que lè dzein preteindant que stâo z'avocat, se dyant la veretâ, lè fotant dedein. L'è l'âo metî assebin et pu que voliâ-vo ?

On coup, ein avâi ion, on tot fin, crâide-mè, que pouâve cein dèbliottâ sein quequeli qu'on arâi de que fasâi cein âo mécanique. L'arâi pu dèvesâ tot'onna senanna sein bâire on verro. La sadze-fenna que lâi avâi copâ lo fi de la leinga, n'avâi pas robâ sa demi-dzornâ, allâ pî... Dèvesâi dèfèindre, âo tribunat, ion de cliâo finne-route que pouant vo sagnî onn' hommo quemet on caïon et vo z'achomâ onna fenna quemet on counet. Clii coo l'avâi tyâ on pouôro vîlhio po lâi robâ quauque rappe.

Et que clii l'avocat, faillâi l'ouère, niyîve tot. Por lî, l'ètai quâso lo pouôro vîlhio que l'avâi tyâ lo bregand. M'einlèvâ s'on parâi pas djurâ ! Peinsâ-vâi ! à l'ouère, clii chenapan l'ètai la cranma dâi pere bûra dâi brave dzein. Quand l'ètai petit, jamé sè cusiève sein baillî la bouna né à sa mère-grand et eimbransî sa chère, plliorâve quand quaucon tyâve onna motse... et patati et patata, et pu çosse, et pu cein. Tote lè fenne segottâvant, tant l'ètai bin de. Mîmameint que lè dzudzo coumeincîvant à l'âo motî. L'è su que l'acchounâ (accusé) ètai d'â pllièindre d'avâi ètâ dobedzî de fère passâ l'armâ à gautse âo pouôro vîlhio !...

Tot parâi, lâi avâi su la loûie (galerie) onna dama que plliorâve pas. Et sa vesena lâi fâ dinse :

— Cein vo fâ rein de cein ouère ? Vo n'âi min de tieu !

Et la dama lâi a repondu :

— Vo crâide clii l'avocat ? Lo cougnaisso prâo, l'è mon valet ! L'è lo pe grand dzanlhiao que la

terra pouâsse portâ. Quand l'ètai petit, l'è fouettâ et couistâ mé de ceint iâdzo po sè dzanlhie !
Marc à Louis.

LE TROC

L paraît que la civilisation va subir une régression. C'est H. G. Wells, l'écrivain anglais dont les anticipations se réalisent pour sa gloire et pour notre malheur, qui l'affirme. Il estime que le malaise qui pèse actuellement sur le monde n'est que le prélude d'une période de retour en arrière vers les méthodes surannées, qui bouleverseront toutes nos habitudes et nos principes d'économie.

Cette funeste prophétie a déjà reçu un commencement de réalisation en France et en Amérique et même en Suisse.

Le troc, moyen d'échange habituel aux primitifs, y revient à l'honneur. On sait qu'un groupe de peintres, que les dures conditions de la vie moderne menacent de réduire à la famine, exposèrent au Palais des Colonies, des tableaux qu'ils cédèrent non plus pour de l'argent, mais pour un vêtement, un sac de légumes, un meuble, une paire de chaussures, un assortiment de produits d'épicerie.

Pour une de leurs croûtes, on leur offre quelques miches de pain, pour un de leurs navets, un sac de pommes de terre, pour un de leurs barbouillages, une barre de savon avec lequel ils se débarbouilleront. Cette méthode nouvelle ou plutôt déjà ancienne, puisqu'elle existait au temps où les jetons et les artistiques coupures qui représentent de nos jours une valeur soi-disant or étaient inconnus, est employé non seulement à Paris, mais également en Amérique. Là-bas, le fermier commence à régler ses achats en beaux et bons sacs de blé. Quand il s'offre une auto, il en acquitte le prix par quelques quintaux de betteraves sucrières. S'il consulte le médecin, il lui porte pour honoraires une dinde grassouillette ou un panier d'œufs bien frais. Un collègue accepterait, paraît-il, pour frais de pension de ses élèves, un poids convenable de farine.

Evidemment, cela revient au même. L'argent que l'on remettait naguère à un peintre pour son tableau lui servait pour l'achat de pain, de vêtements et de meubles et l'on peut lui remettre directement ces objets. Mais je ne nous vois pas nous munissant chacun d'une botte de carottes ou de poireaux pour aller prendre le tram, d'un gigot pour aller au théâtre, d'un tonneau de vin pour acquitter notre loyer, et je ne vois pas le musicien payant d'une sérénade sur son piston le coiffeur qui viendrait de lui couper les cheveux, sans que celui-ci s'écrie aussitôt : « La barbe ! »

EMULATION

Le sport a répandu à l'excès partout le goût de la compétition. Une émulation malade pousse tout le monde à vouloir se signaler à l'admiration des foules, à faire mieux ou plus vite ou plus fort que tout ce qui a été fait jusqu'à présent. Une récente enquête révèle cet état d'esprit jusque chez les personnes intelligentes, puisqu'il s'agit des écrivains. Certains hommes de lettres ont divulgué leur façon particulière de travailler. Ils se sont tous at-

tribué des manies étonnantes qu'ils pensent constituer une habile publicité. L'un ne peut trouver des idées que lorsqu'il a fait une heure de marche sous la pluie battante. Un autre ne peut travailler que de minuit à quatre heures du matin, dans le plus religieux silence. Une auto qui passe ou le coup de cloche du premier tramway lui donne une crise de nerfs et coupe son inspiration. Un autre, un humoriste, ne peut trouver des idées roses que lorsqu'il est habillé de jaune et qu'il est assis dans une pièce tapissée de bleu. Il en est qui ne se sentent en possession de leurs moyens qu'à leur trente-deuxième tasse de café. Il en est un qui se donne si totalement corps et âme, à son sublime labeur, qu'il lui faut prendre trois mois de convalescence chaque fois qu'il a écrit un chapitre de roman. L'Angleterre détient actuellement le record de la vitesse. Un bas-bleu se dit capable d'aligner quotidiennement 15.000 mots sur le papier et l'a prouvé en bâclant, en quatre jours, un roman psychologique complet. L'œuvre, bien entendu, est bourrée de réflexions profondes, d'espoirs refoulés, de subtils désenchantements, de réactions morales. Le titre est « Journal de la femme d'un officier de marine ». Evidemment, pendant que son mari voyage dans l'autre hémisphère, la femme du marin a le temps de s'ennuyer, de méditer et d'écrire ; mais, à cette allure, elle risque fort de finir par ennuyer les autres, et il lui faudra faire un tel achat de rames de papier, que la solde de son mari n'y suffira jamais.

Choses et Autres.

PANACÉE

ES gens-là sont les meilleurs clients de l'« Unic », les nouveaux magasins qui font courir tant de monde, qui vendent tant de choses ne coûtant presque rien.

Ils y sont d'abord allés timidement, un brin méfiants ; ils ont fait l'emplette de choses insignifiantes et probablement inutiles ; puis, peu à peu, ils ont compris tout le profit qu'on pouvait tirer d'un magasin où tout est si manifestement d'un prix dérisoire. Alors, l'« Unic » est devenu le fournisseur en chef de la famille. Papa y achète les cadeaux d'anniversaire, les grands, leurs premières cigarettes ; la fille va y prendre un repas hâtif le jour où elle n'a pas le temps de rentrer pour dîner. Les petits y remplacent les fournitures scolaires égarées ou détériorées. Quand l'un d'eux part aux emplettes, son panier au bras et le porte-monnaie maternel serré dans la main, il dit avec un petit sourire réfléchi : « Dommage qu'il n'y ait pas de froissure à l'Unic ! »

L'autre jour, on a remis au grenier le vieux berceau de la famille et tout le monde a compris ce geste symbolique : « C'est la crise. Les bébés sont trop chers ! » A quoi Mario, le système D du ménage, a répliqué : « Peut-être qu'y-z-en vendent à l'Unic ! »
Lisette.

Psychologie. — Le client. — Vous annoncez : repas, cinq ou huit francs par tête. Quelle est la différence ?

Garçon. — Aucune. Ça dépend de la tête.

Pas matinale. — La dame. — Nous prenons le petit déjeuner à 8 heures.

La nouvelle bonne. — Merci, madame. Mais si je ne suis pas descendue, inutile de m'attendre !